

Léa Drouet ^{Brussels}

J'ai une épée

theatre — premiere

Théâtre National

French → NL, EN | ± 45min

Presentation: Kunstenfestivaldesarts, Théâtre National Wallonie-Bruxelles

Direction, text and performance: Léa Drouet | Dramaturgy: Camille Louis | Set design: Élodie Dauguet | Music composition: Èlg | Lights: Nicolas Olivier | Costumes: Eugénie Poste | Technical and stage management: François Bodeux/VAISSEAU | Direction assistant: Marion Menan | Technicians TNWB: Pier Gallen (technical management), Jacques Perera (lighting), Stéphanie Denoiseux (stage), Jeison Pardo (sound) | Production development and distribution: France Morin, Anna Six/Ama Brussels | A performance by Léa Drouet, VAISSEAU asbl | Creation: Studio Théâtre National Wallonie-Bruxelles

Production: Théâtre National Wallonie-Bruxelles, VAISSEAU asbl | Coproduction: Kunstenfestivaldesarts, Printemps des Comédiens – Montpellier, Le Phénix — Scène

Nationale de Valenciennes, NEXT Arts Festival, Théâtre de Liège, Le Maillon Théâtre de Strasbourg – Scène européenne, Mars-Mons – Arts de la scène, Centre Culturel André Malraux – Scène Nationale de Vandœuvre-lès-Nancy, La Coop asbl, Shelter Prod

With the support of: La Fédération Wallonie-Bruxelles, Service Général de la Création Artistique – Direction du Théâtre, Kunstencentrum BUDA, La Bellone House of Performing Arts, Taxshelter.be, ING and the Tax Shelter of the Belgian federal government

18.05

20:30
+ INTRODUCTION,
20:00

19.05

20:30
+ AFTERTALK

20.05

18:00 | LSFb

21.05

15:00

FR

Sylvia Botella – Dans le sillage de *Violences* présenté au Kunstfestivaldesarts en 2021, *J'ai une épée* souhaite s'approcher de l'enfance de manière juste et ajustée en évitant les catégorisations, les « fixités malheureuses » : « l'enfant à sauver », « l'enfant à corriger, éduquer, former ». Comment y parvenez-vous ?

Léa Drouet – Parler de « l'enfant » en soi peut l'enfermer dans l'une des « fixités malheureuses ». La nomination est performative : ça fait quelque chose, ça agit sur le monde. Alors que l'enfance persiste, nous naturalisons cette période de la vie humaine qui va de la naissance à la puberté. Nous la mettons en dehors de nous. Nous en faisons une figure « séparée ». À l'inverse, nous n'arrêtons aucune image sur le sujet « enfant » dans *J'ai une épée*. En examinant les institutions qui encadrent l'accueil et/ou l'éducation des enfants, nous évitons de faire de l'enfance un sujet d'étude. L'image reste mobile.

Camille Louis – De fait, les institutions encadrantes ciblent et identifient précisément ce qu'est l'enfance, en fixant ses début et fin. Dès lors, quels en sont les effets ? Il ne s'agit pas ici d'analyser et d'interpréter les méfaits. Ou de recourir à une forme d'objectivation de « l'enfant ». Notre recherche a pour but de regarder : ce que nous fait faire l'enfance. À quoi renvoie-t-elle ? En ce sens, la question importante est : comment les enfants agissent et agitent le cadrage institutionnel actuel ? J'ai le sentiment que tout l'enjeu de notre travail consiste à maintenir la tension qui existe entre les mécanismes des violences institutionnelles et ce qu'inventent les enfants pour les traiter, individuellement et collectivement. Nous accordons ainsi une grande importance aux endroits où ça vrille, où ça tremble. Nous avons à cœur de ne pas faire des enfants, des enfants héros·ïnes et/ou justicier·ères. Comment se débrouillent-ils ?

Vous avez mené une enquête sensible à travers plusieurs histoires d'enfants réelles, à travers les histoires de monstres que se raconte, Léa, votre fille de 4 ans et demi, à travers et surtout en étant traversées par les enfants. Pouvez-vous nous dire quelques mots à ce sujet ?

LD – À l'exception de Marseille où nous sommes allées rencontrer les élèves du Lycée polyvalent Denis Diderot

dans les quartiers nord, nous n'avons pas foulé physiquement les terrains. Pour bon nombre de raisons et surtout, parce que je voulais éviter toute forme de fixation objective, voire d'extractivisme. Dans *J'ai une épée*, je m'appuie notamment sur le travail d'investigation qu'a mené le journaliste de *Médiapart* François Bonnet sur plusieurs cas d'enfants suspecté·es « d'apologie du terrorisme » et visé·es par des enquêtes policières. L'un de nos terrains est celui de la fabulation.

CL – Un choix fondamental, puisque la fabulation, c'est partir du réel mais en l'étirant vers les possibles, en l'exagérant dans les deux sens. Ajoutons que notre terrain principal est celui de la question des représentations. Le traitement médiatique des faits se révèle à nous, à la faveur d'une série d'imageries produites. Quelles sont-elles ? Que font-elles à nos esprits, communément ? Comment constituent-elles un terrain ? Quoi qu'il en soit, nous devons fouler ce terrain, mais autrement.

Quel est votre procédé d'écriture ? Quel corps textuel se dessine-t-il ?

LD – Je me suis longuement interrogée sur le registre d'énonciation. Il y a quelque chose du tracé et du dessin d'enfant. J'ai retrouvé l'un de mes dessins datant de l'école maternelle : j'y représente de manière très fantasmée ma maîtresse. Elle porte une couronne. Il n'est pas rare que les enfants représentent les figures d'autorité sous les traits d'un roi ou d'une reine bienfaisant·e. J'ai le sentiment que c'est ce que je recherche lorsque j'écris : une succession de petites images marquantes, parlantes.

CL – Dans le dessin, il y a des trous, des perspectives. Léa construit constamment des scènes de vision faites d'images objectives et d'images fabulées.

LD – C'est ce que permet le dessin : faire coexister les contraires, des utopies et des petites scènes cruelles, des temporalités et des lieux extrêmement différents. Sans doute y a-t-il des traits propres à la peinture de Jérôme Bosch, dans le fait de dessiner une petite scène ici, une petite scène là, une petite scène là-bas. Mieux, elles rappellent l'autodéfense enfantine qui, l'espace d'un instant, permet à l'enfant de fuir une situation en recourant à l'imagination. *J'ai une épée* repose sur un imaginaire du tracé et de la trace.

CL – Dans son écriture, Léa réunit deux situations et en fait un dessin sensible performatif, cherchant toujours la contradiction, la complexité. Ce qui est remarquable, c'est

sa capacité à redessiner des situations trashes dans une scénographie pailletée. Et ainsi, contrecarrer les attendus dans une féerie documentaire, toute en reliefs.

Dans *J'ai une épée*, quels sont les points de fuite pour ouvrir d'autres horizons ?

CL – Il s'agit ici de mettre en avant la nécessité d'une compréhension : tout n'est pas donné à voir. Nous regardons quelqu'une qui regarde quelque part. Seul « ce quelque part » nous semble à même de laisser toute la place aux regardant-es et fonder une critique. Et surtout, mettre au jour des possibles. Ainsi, nous regardons moins l'enfant que nous nous intéressons à ce qu'il regarde.

LD – Le point de fuite est l'une des formes de l'auto-défense enfantine. Soudain, l'enfant fait un dessin dans les plis du tapis ou regarde par la fenêtre, et s'échappe ainsi l'espace d'un instant. Ce sont des mécanismes d'auto-défense auxquels je recours moi-même parfois. J'y vois la persistance de l'enfance dans l'âge adulte.

Comment les mondes d'enfants font-ils trembler le nôtre ?

LD – Dans *J'ai une épée*, nous (re)visitons des scènes contemporaines qui mettent en situation des enfants, tout en essayant de faire persister la part de notre enfance dans le regard que nous posons sur elles. Qu'est-ce que je convoque de cette période de la vie qui persiste en chacun-e de nous ? J'aimerais que les spectateur-ices expérimentent directement les mécanismes de l'autodéfense enfantine dans les scènes étouffantes – surveillance, punition – qui peuvent rappeler les heures sombres du fascisme. Le psychanalyste et philosophe Bertrand Ogilvie – qui a écrit notamment *La légende dorée de l'école émancipée* – dit que nous craignons l'enfant parce qu'il peut déconstruire tout ce qui nous est commun. Dit autrement, l'enfant fait constamment trembler ce que nous avons construit en commun et que nous pensons faire tenir. Faire persister son enfance en soi, c'est remettre en question l'ordre établi.

CL – L'enfant nous rappelle constamment l'artificialité de nos structures. Face aux diverses assignations et au martèlement du « il n'y a pas d'alternative », l'enfant incarne l'irrévérence et la confiance dans les commencements.

Entretien réalisé par Sylvia Botella pour
Kunstenfestivaldesarts et le Théâtre National
Wallonie-Bruxelles.

Sylvia Botella est dramaturge au Théâtre National Wallonie-Bruxelles. Elle est également critique et enseignante dans le Master en Arts du Spectacle – Spectacle vivant à l'Université libre de Bruxelles et dans le Master Interprétation dramatique à l'Institut des Arts de Diffusion – IAD à Louvain-la-Neuve.

BIO

Léa Drouet est metteuse en scène. Elle est installée et travaille à Bruxelles depuis 2010. Son travail prend différentes formes et circule entre l'installation, le théâtre et la performance. Elle fonde VAISSEAU en 2014, une structure de production qui tente de s'adapter aux différentes propositions, aux différents formats expérimentés et ceux encore à venir. Malgré la diversité des formes proposées, on perçoit son intérêt constant pour certaines questions : Comment peut-on faire basculer des problématiques des sciences humaines dans le régime du sensible, du sonore, du corporel et de la matière ? Comment partager des expériences esthétiques qui traduisent différentes problématiques politiques et sociales ? Proche de la scène musicale expérimentale bruxelloise, elle collabore avec divers musiciens mais s'entoure aussi d'artistes au croisement de plusieurs pratiques. Ses créations comprennent *0&* (2015), *Mais au lieu du péril croît aussi ce qui sauve* (2016), *Squiggle*, *Boundary Games* (2018), *Les Hostilités pour l'Objet des mots* (2019), *Violences* (2020). Depuis 2020, Léa Drouet est la coordinatrice artistique théâtre de l'Atelier 210 à Bruxelles.

NL

Sylvia Botella – *J'ai une épée* treedt in de voetsporen van *Violences*, een theaterstuk dat in 2021 op het Kunstenfestivaldesarts werd opgevoerd. Het nieuwe stuk wil de kindertijd dan ook op een gepaste manier benaderen. Daarbij omzeilt het categorieën zoals “ongelukkige fixaties” of “het kind dat moet worden gered, verbeterd of opgevoed”. Hoe zijn jullie daartoe gekomen?

Léa Drouet – Wanneer je over het “kind” op zich spreekt, riskeer je het in een “ongelukkige fixatie” op te sluiten. Het is een performatieve benaming aangezien het kind iets doet en leeft op de wereld. Hoewel de kindertijd blijft bestaan, neutraliseren we die periode tussen de geboorte en pubertijd. We zetten ze van ons af en bouwen een “afzonderlijke” persoonlijkheid op. *J'ai une épée* aarzelt daarentegen niet om alle aspecten van “het kind” weer te geven. We vermijden het idee om de kindertijd tot een onderzoeksonderwerp te maken door de voorzieningen die instaan voor de opvang en de opleiding van kinderen te bestuderen. Het geschetste beeld is allesbehalve statisch.

Camille Louis – Die voorzieningen scheppen een kader en vormen namelijk mee de betekenis van de kindertijd doordat ze haar begin en einde vastleggen. Wat zijn daar dan de effecten van? Daarbij gaat het niet om de analyse en interpretatie van de wandaden of een soort van objectivering van “het kind”. Ons onderzoek richt zich op wat de kindertijd met ons doet. Waarnaar verwijst ze? Daardoor is de belangrijke vraag: hoe gaan kinderen om met het huidige institutionele kader en hoe ageren ze erin? Ik heb het gevoel dat de inzet van ons werk erin bestaat om de spanning te behouden tussen het institutionele geweld en wat kinderen – zowel alleen als in groep – verzinnen om ermee om te gaan. Daarom focussen we op de plaatsen waar het schuurt. We willen van kinderen vooral geen helden of strijders tegen onrecht maken. De vraag is vooral: hoe slaan zij zich erdoor heen?

Jullie hebben een gevoelig onderzoek gedaan door echte kinderverhalen – ook de verhalen over monsters, Léa, van uw dochter van vier en een half jaar oud – te beluisteren. Jullie slaagden daarin door jullie vooral tussen kinderen te bevinden. Kunnen jullie ons daar iets meer over vertellen?

LD – We zijn niet echt ter plaatse op onderzoek gegaan. De enige uitzondering daarop zijn de leerlingen van het Denis Diderot-lyceum dat zich in de noordelijke wijken van Marseille bevindt. Die keuze kwam er om diverse redenen en omdat ik vooral elke vorm van objectieve vaststelling of zelfs extractivisme wilde vermijden. In *J'ai une épée* ben ik vooral teruggevallen op de onderzoeken van François Bonnet, journalist bij de Franse nieuwswebsite *Médiapart*. Hij bestudeerde meerdere kinderen die verdacht werden van “verheerlijking van terrorisme” en verhoord werden door de politie. Eén van de domeinen die we hebben onderzocht, is de praktijk van fabuleren.

CL – Dat is een fundamentele keuze aangezien fabuleren vertrekt vanuit het reële en die doortrekt naar wat mogelijk zou kunnen zijn. Dat gebeurt steeds met de nodige overdrijving. Het gaat ons vooral over de vraag hoe dingen voorgesteld worden. Wanneer de media ons feiten aanbieden, bedienen ze zich daarbij van gefabriceerde beelden. Wat voor beelden zijn dat? Wat brengen ze teweeg in onze hoofden? Hoe vormen ze een domein? We moeten dat domein in ieder geval op een andere manier betreden.

Hoe verloopt jullie schrijfproces? Welke tekst ontstaat daarbij?

LD – Ik heb me verdiept in het taalregister van kinderen, specifiek ook in kindertekeningen. Ik heb één van mijn tekeningen uit de kleuterschool teruggevonden waarop ik mijn juf op een sterk gefantaseerde manier had afgebeeld: ze draagt een kroon. Het is niet uitzonderlijk dat kinderen autoriteiten onder de vorm van een weldadige koning of koningin weergeven. Ik heb het gevoel dat ik net daarnaar op zoek ben wanneer ik schrijf: een opeenvolging van kleine, maar opmerkelijke en sprekende beelden.

CL – Een tekening bevat leemtes, perspectieven. Léa creëert voortdurend visuele scènes die opgebouwd zijn uit objectieve en gefantaseerde beelden.

LD – Dat is dan ook hetgeen tekeningen toelaten: tegenstellingen, utopieën, korte, wrede scènes, momentopnamen kunnen naast elkaar bestaan. Natuurlijk zijn er ook kenmerken van het schilderwerk van Jérôme Bosch aanwezig; hij tekende hier en daar kleine scènes. Meer nog, tekeningen doen denken aan de zelfverdediging waarmee kinderen ervoor zorgen dat ze een situatie kunnen ontvluchten door op hun verbeelding terug te grijpen. *J'ai une*

épée is gebaseerd op een verbeelding van de route en het spoor.

CL – In haar werk verenigt Léa twee situaties en maakt ze er een gevoelige en krachtige tekening van. Daarin slaagt ze door altijd te zoeken naar tegenstrijdigheid en complexiteit. Ze heeft een opmerkelijk talent om trashy situaties te herwerken in een prachtige scenografie. Met een documentair sprookje vol reliëf gaat ze in tegen de verwachtingen.

Wat hebben jullie andere perspectieven aangeboord in *J'ai une épée*?

CL – We willen vooral de noodzaak van begrip naar voren brengen omdat niet alles zichtbaar is. Het publiek ziet iemand die ergens naar kijkt en dankzij die “ergens” heeft het volgens ons alle ruimte om zijn eigen kritiek te vormen. Bijgevolg hebben de toeschouwers minder belangstelling voor het kind dan waar het naar kijkt.

LD – Het verdwijnpunt is een van de vormen van de kinderlijke zelfverdediging. Plots maakt het kind een tekening in de plooien van het tapijt of kijkt het door het venster, waarna het even aan zijn omgeving ontsnapt. Het zijn zelfverdedigingsmechanismes waar ik zelf ook soms naar teruggrijp. Daarin zie ik het voortbestaan van de kindertijd in de volwassenheid.

Hoe laten de kinderwerelden onze wereld beven?

LD – In *J'ai une épée* (her)bezoeken we hedendaagse scènes die rond kinderen draaien. Tegelijkertijd proberen we onze kindertijd door te zetten via de bril waardoor we die scènes zien. Wat roept die periode, die zich in ieder van ons doorzet, in mij op? Ik zou het leuk vinden wanneer de toeschouwers experimenteren met de kinderlijke zelfverdedigingsmechanismen terwijl ze de verstikkende scènes bekijken. Die scènes, die gekenmerkt zijn door toezicht en straffen, kunnen mogelijk de donkere tijden van het fascisme oproepen. De psycho-analist en filosoof Bertrand Ogilvie, die *La légende dorée de l'école émancipée* schreef, poneert dat we bang zijn voor kinderen omdat ze alles wat we gemeenschappelijk hebben kunnen vernielen. Anders gezegd doen kinderen onze gemeenschappelijkheden op zijn grondvesten daveren. Door je kindertijd te laten voortbestaan, stel je de gevestigde orde opnieuw in vraag.

CL – Kinderen herinneren ons voortdurend aan de kunstmatigheid van onze systemen. Het kind belichaamt

oneerbiedigheid en vertrouwen wanneer het oog in oog staat met de verschillende opdrachten, het continue gehamer: “er is geen alternatief”.

Een interview afgenomen door Sylvia Botella voor het Kunstenfestivaldesarts en het Théâtre National Wallonie-Bruxelles.

Sylvia Botella is dramaturge bij het Théâtre National Wallonie-Bruxelles. Ze is ook recensent en docente in de Master in Uitvoerende Kunsten en Performing Arts aan de ULB. Aan het Institut des Arts de Diffusion in Louvain-la-Neuve doceert ze in de Master Interprétation dramatique.

BIO

Léa Drouet is een theatermaakster, wonend en werkend in Brussel sinds 2010. Haar werk neemt verschillende vormen aan en situeert zich tussen installatie, theater en performance. In 2014 richtte ze VAISSEAU op, een productiehuis dat probeert in te spelen op reeds bestaande artistieke formats en te anticiperen op toekomstige formats. Ondanks de diversiteit aan vormen waarmee ze werkt, heeft Léa Drouet een bijzondere belangstelling voor bepaalde vraagstukken: Hoe kunnen we problematieken binnen de humane wetenschappen vertalen naar het zintuiglijke, het klankmatige, het lichamelijke en het materiële? Hoe kunnen we esthetische ervaringen delen die verschillende politieke en sociale problematieken aankaarten? Léa Drouet is nauw betrokken bij de alternatieve muziekscène in Brussel en werkt vaak samen met muzikanten uit deze scène. Ze omringt zich ook graag met artiesten die op het kruispunt van verschillende disciplines opereren. Eerdere creaties zijn: *O&* (2015), *Mais au lieu du péril croît aussi ce qui sauve* (2016), *Squiggle*, *Boundary Games* (2018), *Les Hostilités pour l'Objet des mots* (2019), *Violences* (2020). Sinds juni 2020 is Léa Drouet de nieuwe artistieke coördinatrice voor theater van Atelier 210 in Brussel.

EN

Sylvia Botella – After *Violences*, which was performed at the Kunstenfestivaldesarts in 2021, *J'ai une épée* adopts a balanced, more tailored approach to childhood, avoiding categorisations and “sad stories”, such as “the child who needs saving” or “the child who needs to be improved, educated or trained”. How have you managed it?

Léa Drouet – Talking about “the child” can in itself confine him or her to one of those “sad stories”. The label is performative: it does something, it has an effect on the world. Even though childhood persists, we preserve this time in our lives from birth to puberty. We put it outside of ourselves. We make it something “separate”. But in *J'ai une épée*, when it comes to “the child” we don't freeze the image. By examining the institutions involved in welcoming or educating children, we avoid making childhood a case study. The image is always moving.

Camille Louis – In fact the institutions around childhood target and identify exactly what it is, fixing its beginning and end. So what are the effects of this? We're not analysing or interpreting its damaging effects or objectifying “the child” in some way. The aim of our research is to look at what childhood makes us do. What does it refer to? In this sense, the big question is how children affect and shake up the institutional framework today. My feeling is that the essence of our work is about maintaining the tension that exists between the mechanisms of institutional violence and what children make up to deal with it, individually and collectively. So we attach a lot of importance to places where things are going awry and are a bit shaky. We're very keen not to turn children into heroes or dispensers of justice. It's more a case of how they get by.

You've investigated several real stories involving children, through stories about monsters told by your four-and-a-half-year-old daughter, Léa, through children and above all experienced by children. Can you tell us something about this?

LD – Except for Marseille, where we met students from the Denis Diderot secondary school in the north of the city, we haven't actually gone out into the field. There were plenty of reasons for this, but the main one was that

I wanted to avoid any form of objective fixation or extractivism. In *J'ai une épée*, I specifically used the investigative work undertaken by the *Médiapart* journalist François Bonnet on several cases of children suspected of “glorifying terrorism” who were the target of police investigations. One of our areas of research is the invention of stories.

CL – This is a fundamental choice, since inventing stories starts with reality but stretches it towards what’s possible, exaggerating it in both directions. Our main field of research concerns representations. The way the media deal with facts is revealed thanks to a series of images that are produced. What are they? What do they ordinarily do to our minds? How do they form an environment? Whatever it is, we have to explore it, but in a different way.

What is your writing process? What textual body takes shape?

LD – I’ve wondered for a long time about the register of what’s said. It’s a bit like a child’s drawing. I found one of the drawings I did at nursery school: it was a very fantasised depiction of my teacher. She’s wearing a crown. It’s not unusual for children to depict figures of authority as a kindly king or queen. I have the feeling that that’s what I’m looking for when I write: a succession of memorable, talking little pictures.

CL – In a drawing, there are holes and perspectives. Léa is continuously building visual scenes made from objective and fantasised images.

LD – Drawing allows the co-existence of opposites, utopias, cruel little scenes, very different times and places. It’s probably similar in certain respects to the style of Jérôme Bosch in the fact that you’re drawing a little scene here, a little scene there, another one over there. Better still, they’re a reminder of children’s self-defence that allows them to escape their situation for just a moment using their imagination. *J'ai une épée* is based on an imaginary world of drawing and traces.

CL – In her writing, Léa brings together two situations and in fact a sensitive performative drawing, always seeking contradictions and complexities. Her ability to redraw tricky situations in a shiny stage design is remarkable, counter-acting expectations in a documentary fairy tale full of reliefs.

In *J'ai une épée*, what are the vanishing points for opening up different horizons?

CL – It’s about highlighting the need for understanding: not everything can immediately be seen. We’re looking at someone who’s looking somewhere. Except this “somewhere” seems capable of providing all the space required for the people looking and providing a critique. And above all revealing what’s possible. So we’re looking less at the child and more at what the child is looking at.

LD – The vanishing point is one of the forms of a child’s self-defence. Suddenly, the child does a drawing in the crease of the carpet or looks out the window, and so is escaping the space for a moment. These are self-defence mechanisms I sometimes use myself. I see in this the persistence of childhood into adulthood.

How do children’s worlds shake ours up?

LD – In *J’ai une épée*, we (re)visit contemporary scenes that put children into certain situations, while trying to maintain a part of our childhood in the way we see them. What am I summoning up from this time of our lives that persists in each and every one of us? I’d like the audience to directly experience the child’s self-defence mechanisms in stifling scenes of surveillance and punishment that can be reminiscent of the dark days of fascism. The psychoanalyst and philosopher Bertrand Ogilvie, who wrote *The Golden Legend of the Emancipated School*, says that we’re afraid of children because they can dismantle everything we share. In other words, children are continuously shaking up what we’ve jointly built and we think will carry on. Having childhood persist in us challenges the established order.

CL – The child continuously reminds us of the artificiality of our structures. Faced with various affectations and people banging on about there being “no alternative”, the child embodies irreverence and confidence from the outset.

Interview conducted by Sylvia Botella
for the Kunstenfestivaldesarts and
the Théâtre National Wallonie-Bruxelles.

Sylvia Botella is a dramaturge at the Théâtre National Wallonie-Bruxelles. She is also a critic and tutor on the performing arts masters course at the Université Libre de Bruxelles and on the masters in dramatic performance at the Institut des Arts de Diffusion (IAD) in Louvain-la-Neuve.

BIO

Léa Drouet is a director living and working in Brussels since 2010. Her work takes different forms and flows between installation, theater and performance. She founded VAIS-SEAU in 2014, a production house that tries to adapt to already existing styles and formats and to those still to come. Despite the diversity of styles, a constant interest in certain questions is clearly perceptible. How can we transfer the problems of the human sciences into the world of sensitivity, of sound, of the body and of matter? How to share aesthetic experiences that reflect different political and social issues. As she is closely involved in the alternative music scene in Brussels, Léa often collaborates with a range of these musicians. She also likes to surround herself with artists who combine several disciplines. Her creations are *0&* (2015), *Mais au lieu du péril croît aussi ce qui sauve* (2016), *Squiggle*, *Boundary Games* (2018), *Les Hostilités pour l'Objet des mots* (2019), *Violences* (2020). Since June 2020, Léa Drouet is the new artistic coordinator for theater of Atelier 210 in Brussels.

À voir aussi au Kunstenfestivaldesarts / Ook te zien op
Kunstenfestivaldesarts / Also at Kunstenfestivaldesarts

Gosia Wdowik

She was a friend of someone else

BEURSSCHOUWBURG

20.05, 22:00

21.05, 16:00 + 20:30 + AFTERTALK

22.05, 20:30

23.05, 19:00

Basel Abbas & Ruanne Abou-Rahme

May amnesia never kiss us on the mouth:

Only sounds that tremble through us

LES BRIGITTINES

21.05, 18:00 — 22:00

22.05, 18:00 — 22:00

23.05, 18:00 — 22:00

24.05, 18:00 — 22:00

25.05, 18:00 — 22:00

26.05, 18:00 — 22:00

Ça marche

Los Figurantes

LES BRIGITTINES

30.05, 19:00

31.05, 19:00 + AFTERTALK

01.06, 19:00

02.06, 19:00

Amanda Piña

EXÓTICA

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES

01.06, 20:15

02.06, 20:15 + AFTERTALK

03.06, 18:00



Vlaanderen
verzoediging werkt



FÉDÉRATION
FRANÇAISE DE LA MUSIQUE



cultuur
brussel



RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST



Francophonie 2017
FRANCOFONIE



loterie nationale
www.loterie.be



nationale loterij
www.loterij.be



visit.brussels



LVMH
LOUIS VUITTON



LE SOIR

De Standaard



BRUZZ

Centredufestivalcentrum

Les Brigittines

Petite rue des Brigittines 1 Korte Brigittinnenstraat

1000 Bruxelles/Brussel

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfda.be

Bar and resto

Open every day, from 18:00

Parties

03.06, Closing night (Théâtre National)

+ Concert & Party every Friday & Saturday

Billetterie/Ticketbureau/Box office

11.05 — 03.06

Every day, 12:00 — 20:00

En ligne/Online

www.kfda.be/tickets

kfda.be

facebook

@kunstenfestivaldesarts

instagram

@kunstenfestivaldesarts

tiktok

@kunstenfestivaldesarts

twitter

@KFDABrussels

newsletter

kfda.be/newsletter

#KFDA23

E.R. / V.U.

Frederik Verrote, Kunstenfestivaldesarts

Quai du Commerce 18 Handelskaai

1000 Bruxelles/Brussel